

qu'après le départ du corps expéditionnaire, la légion ne doit pas cesser de faire partie intégrante de l'armée française.

« Je crois donc que si le gouvernement mexicain désire être complètement édifié à ce sujet, il y a lieu d'ouvrir une négociation avec le gouvernement français pour que la question soit résolue d'une manière précise ».

A cette affaire de la mise de notre légion étrangère à la libre disposition du gouvernement mexicain était accrochée en effet une question des plus délicates, celle de son drapeau. Il n'était pas possible d'admettre, *à priori*, que cette troupe perdrait sa qualité de Française et qu'on lui enlèverait son drapeau, ce que, évidemment n'accepteraient à aucun prix les officiers français qui composaient exclusivement son cadre, non plus qu'un grand nombre de sous-officiers, de caporaux et de soldats, peut-être même aussi une grande partie des simples soldats de nationalité étrangère à la nôtre; à aucun on ne pouvait imposer le drapeau mexicain. C'était alors une dissolution fatale et complète de cette troupe dont la réorganisation était presque impossible dans les conditions difficiles où se trouvait le gouvernement impérial mexicain.

C'était donc le dernier bateau de sauvetage de l'Empire qui devait sombrer à son tour.

## CHAPITRE XI

### ÉTAT DE SIÈGE DANS L'EMPIRE

---

Reconnaissance du Maréchal dans le nord. — Correspondance de Maximilien avec le Maréchal. — Retour de celui-ci à Mexico. — Evénements en Europe; Sadowa. — Echech de la mission de l'Impératrice. — Lettre du Maréchal Randon. — Révolution gouvernementale à Mexico. — Le Padre Fischer. — Démission des ministres Osmont et Friant. — Naissance d'un fils de Maximilien.

J'ai signalé en son temps le départ de Mexico du maréchal Bazaine pour le nord, direction de Monterey, le 2 juillet; mais il n'alla pas jusque là. Le 10, il arrivait à San-Luis de Potosi où il acquérait promptement une notion exacte de l'importance des événements qui se précipitaient dans la région frontière depuis la chute de Matamoros et de la situation particulièrement grave dans laquelle se trouvait tout le pays en agitation complète. Les communications n'y étaient plus possibles sans une forte escorte, car toutes les voies étaient occupées par des postes de cavalerie dissidente; les convois devaient être fortement accompagnés, même entre San-Luis et le quartier général du général Douay établi à Saltillo. Monterey, encore plus rapproché de la frontière, était serré de très près par les troupes d'Escobedo; aussi le Maréchal éprouvait les plus grandes inquiétudes sur la situation du corps belge à qui était confiée la garde de cette position avancée, d'autant qu'on lui signalait déjà le mauvais esprit de cette troupe qu'on redoutait de voir se mutiner parce que le gouvernement mexicain ne pouvait plus le payer ni l'entretenir et que, se sentant presque abandonné, son mé-

contentement était extrême. C'étaient les prodromes des événements que j'ai exposés précédemment. Aussi le Maréchal, appréciant les dangers que courait la place de Monterey, ordonnait, quelques jours plus tard, de l'évacuer.

En outre, se conformant aux derniers ordres venus de Paris, à l'égard du rapatriement du corps expéditionnaire, il prescrivait au général Douay de se préparer à évacuer même Saltillo pour concentrer sa division et préparer le mouvement de retraite générale.

La situation dans les autres provinces de l'Empire, même les plus proches de la capitale, était également déplorable. Aussi, dans les premiers jours d'août, l'Empereur, sur l'avis de son conseil des Ministres, se croyait obligé de décréter l'état de siège dans les départements qui lui semblaient le plus agités et qui comprenaient toute la zone entourant la capitale vers le nord, l'Empereur pensait même déjà à étendre cette mesure à tout le Mexique et à confier les commandements militaires des provinces et des départements à des officiers français qu'il priait le Maréchal de lui désigner, s'il approuvait la mesure.

Il était bien temps de se jeter à corps perdu dans les bras protecteurs de l'armée française alors que celle-ci allait irrévocablement quitter le pays. C'était vouloir lui infliger toutes les responsabilités des événements qui se préparaient. Il était trop tard! En agissant ainsi, Maximilien ne faisait que condamner officiellement lui-même sa politique antérieure. Le Maréchal était trop fin pour tomber dans un piège aussi grossier. Il répondit dans des termes où, avec la plus parfaite déférence et l'expression loyale de son ardent désir de servir sa cause, il exposait avec une remarquable habileté, une logique irréfutable, le danger d'une mesure aussi générale qui modifiait radicalement toute la vie du pays, suspendant l'action de ses fonctionnaires, n'étant enfin qu'un *modus vivendi* transitoire et non pas un procédé de gouvernement. Le Maréchal fit ressortir très catégoriquement qu'il ne saurait, d'autre part, admettre que l'on pût confier uniquement à

des officiers français la responsabilité des obligations que pourrait nécessiter l'état de siège; il déclarait qu'il ne pouvait pas désorganiser son armée en lui enlevant le plus grand nombre de ses officiers supérieurs, surtout au moment où elle allait quitter le Mexique; qu'enfin ce serait remettre entre les mains de l'intervention française une autorité qu'elle avait exercée au début sur le pays conquis par elle et qu'elle avait remise à l'Empereur lors de son élévation au trône; ce qui aurait, à tous les points de vue, le très grave défaut de laisser croire à une nouvelle main-mise sur cette conquête.

Je n'ai jamais su si ce message de haute saveur diplomatique eut le don de la persuasion auprès de Maximilien. Toujours est-il que le Souverain n'accusa pas le coup et ne parla plus de ce malheureux projet d'état de siège devenu du reste absolument inutile et d'une application désormais impossible. Pourtant je dois faire remarquer que si l'Empereur ne répondit rien au message du Maréchal ni surtout aux justes considérations qu'il contenait à l'égard des inconvénients généraux que pouvait présenter l'état de siège, il n'en persista pas moins dans ses idées et, sans tenir le moindre compte des sages conseils qu'on lui donnait, il prescrivit à son ministre de la Guerre de donner des instructions aux généraux commandant les troupes mexicaines, voire même au général de Thun pour appliquer l'état de siège dans les territoires placés sous leur commandement. Ces notifications et ces instructions morales explicatives ont été rédigées par moi-même et expédiées les 1<sup>er</sup> et 2 août 1866; mais je ne vois dans les documents minutes du sous-secrétariat que j'ai conservés, aucune trace de l'avis officiel qu'on aurait dû donner au Maréchal pour lui faire connaître ces mesures qu'il lui était pourtant bien important, indispensable même, de connaître.

Du reste, dans cette période de crise politique aiguë, l'Empereur était en proie à une fièvre épistolaire dévorante. Ses lettres au Maréchal se succédaient angoissées, pour soulever

les questions les plus inopportunes, les plus irritantes et faire naître même des conflits regrettables que le tact et la modération du Maréchal paralysaient heureusement, tout en relevant parfois avec une grande dignité les atteintes indirectes qui étaient portées à sa grande situation française et à la haute mission qu'il tenait de son Souverain. Cette succession de communications impériales révélait d'une façon étrange les impressions qu'éprouvait l'Empereur par les salutations qui les terminaient. Un jour, Sa Majesté se disait du Maréchal : « son très affectionné Maximilien » quelques jours après, c'était la formule froide et hautaine : « Recevez l'assurance de ma bienveillance » puis, il revenait à l'affection pour retomber dans le sévère ! Cette correspondance dictée par son conseiller intime devenait un thermomètre des sentiments, je dirai même le « Philomètre » des impressions capricieuses du satanique père Fischer.

Sans vouloir reproduire les éléments si intéressants et si suggestifs qui composent cette correspondance trop souvent aigre-douce de la part de Maximilien, j'estime qu'afin de coopérer à la mise au point de la légende Bazaine qui reproche à sa victime de n'avoir pas suffisamment soutenu Maximilien qu'il est de mode de qualifier d' « infortuné », il est nécessaire de retenir quelques-unes de ses ripostes vigoureuses, dictées par le juste souci qu'avait le Maréchal de relever les froissements portés à sa dignité parfois traitée avec trop de partialité et de légèreté.

Ainsi, dans une lettre brève et sèche écrite le 4 août, l'Empereur exprime son mécontentement des événements désastreux survenus dans les provinces du Sud dont il s'attache à infliger la responsabilité aux mesures prises par le commandement et en met les résultats au compte de la campagne que le Maréchal avait faite dans le Nord. Il y avait dans cette imputation une ironie et un persiflage qui, bien que venant de très haut, n'en étaient pas moins regrettables, déplacés même, car ils s'adressaient à une personnalité également haut placée. En outre Maximilien se plaignait que le

commandant en chef ne lui ait pas fait connaître son plan et ses projets qu'il importait cependant qu'il connut pour agir en conséquence.

Le Maréchal, dans une très longue lettre explicative, répond à tous ces griefs et notamment au reproche de n'avoir pas notifié ses projets au Souverain.

« Si Votre Majesté avait daigné me recevoir, lorsque, la veille de mon départ de Mexico, je sollicitais l'honneur de prendre congé d'elle, je lui aurais exposé mes projets, qui consistaient à reconnaître de mes propres yeux l'effet produit dans le nord de l'Empire par les événements et m'assurer de l'exactitude des rapports qui m'étaient adressés sur le peu de confiance que l'on devait avoir dans les principaux fonctionnaires et sur l'esprit généralement hostile des populations de ces contrées.... Votre Majesté désire des explications, je les lui donnerai sincères... En présence de cette inertie (du gouvernement et des fonctionnaires), de ce mauvais vouloir flagrant que je ne crains pas de dénoncer à Votre Majesté, tout en accomplissant loyalement envers l'Empereur du Mexique, avec conscience et dévouement, la mission que m'a confiée mon Souverain, je dois me préoccuper des soins que m'impose mon devoir comme mon droit de commandant en chef de l'armée française. »

Enfin, las sans doute de subir au loin ces tracasseries épistolaires, le Maréchal se décida à revenir à Mexico, non sans avoir prévenu Maximilien qu'en raison de la situation troublée où se trouvaient les provinces éloignées du Nord-Ouest, il donnait l'ordre de faire évacuer par leurs garnisons françaises les ports de Guaymas et de Mazatlan, sur l'Océan Pacifique, et de faire replier vers l'intérieur ces troupes dont la situation pouvait être compromise d'un instant à l'autre. Le 26 août, le maréchal Bazaine rentra à Mexico où sa présence redevenait indispensable à tous les points de vue, surtout pour rendre plus faciles et plus rapides ses relations avec l'Europe d'où il attendait des instructions importantes, et tout le monde des nouvelles; car la situation internatio-

nale s'y annonçait depuis quelque temps comme menaçante. On attendait surtout avec anxiété les résultats du voyage de l'Impératrice dont les objets variés avaient toujours été enveloppés de mystère.

Cependant le but principal de son intervention personnelle auprès de Napoléon III n'était un secret pour personne; on savait qu'elle se proposait d'obtenir le concours de nos finances et la prolongation du séjour de nos troupes au Mexique. Il était évident qu'elle devait échouer dans ses démarches; mais les circonstances vinrent encore en rendre le succès plus impossible.

En effet, pendant que cette auguste messagère, dont le rôle devenait si sympathique, quittait la capitale mexicaine, un coup de canon brutal, celui de Sadowa, retentissait en Autriche, soulevant un long frémissement dans l'Europe entière.

La Prusse qui, en 1859, avait, en quelque sorte, défendu moralement le sort de l'Autriche et presque arrêté Napoléon III dans sa marche victorieuse en Italie, venait de frapper cette même Autriche dans son influence allemande et lui arrachait d'autre part la Vénétie qu'elle lui avait conservée en 1859. Il est vrai que l'Autriche, à qui il répugnait de donner cette province à l'Italie, la livrait à la France qui la remettait ensuite à celle-ci.

La situation générale de la France était bien délicate et il était difficile de prévoir si la Prusse, cette nouvelle puissance qui grandissait ainsi, n'allait pas devenir un grave adversaire pour elle. En tout cas, les conséquences de ces grands événements commandaient une prudente circonspection et devaient rendre encore plus impossible le succès des démarches de l'Impératrice du Mexique.

A ce propos, on a bien dit depuis cette époque que, si la France n'était pas intervenue dans le conflit austro-prussien en faveur de l'Autriche pour compenser le secours que l'Italie donnait à la Prusse, c'est parce que notre puissance militaire était paralysée par notre action au Mexique. Je veux bien l'admettre dans une certaine mesure, bien faible en

tout cas; mais ce grief a été plutôt une arme de l'opposition en France qu'une considération sérieuse pour le gouvernement français; car il n'est pas admissible que l'armée de Crimée et d'Italie fut réduite à l'impuissance parce que deux divisions d'infanterie et quelques batteries étaient occupées hors d'Europe.

Du reste, je l'ai déjà dit ailleurs, le Maréchal avait rendu compte à Napoléon III que, quelles que soient les complications dans lesquelles la France pourrait être entraînée, l'Empereur devrait être libre de toute préoccupation à l'égard de ses troupes du Mexique qui, pendant six mois au moins, sauraient se suffire à elles-mêmes, sans rien demander à la Mère-patrie. En tout cas, il est bien évident que, dans la situation où se trouvait l'Europe, la plus élémentaire prudence commandait de maintenir la décision prise de ne pas retarder le retour de nos troupes du Mexique.

Dans ces conditions, l'impératrice Charlotte se présentait à Paris sous les auspices les plus défavorables au succès de sa cause. Aussi les résultats de son entreprise furent-ils déplorables. Sans entrer dans le détail de cette campagne d'une diplomatie plutôt sentimentale qui ne procura à cette malheureuse princesse que des déboires navrants, presque des humiliations poignantes, je ne puis que me borner à rappeler qu'elle fut impuissante à fléchir la volonté inébranlable de l'Empereur des Français. Elle ne put rien obtenir en hommes ni en argent.

Et pourtant cette auguste femme, ardente, énergique et passionnée eut recours à tous les moyens, les plus émouvants même, pour vaincre la résistance du Souverain; mais furent vaines toutes les supplications, prières, larmes, rien ne put attendrir le cœur fermé de Napoléon III; et notre sympathie tout entière devait être acquise à cette grande infortune. Mais pourquoi faut-il voir ternir cette auréole de martyr de la raison d'Etat, par la mise en scène de procédés de persuasion peu dignes d'une cause si noble dans le malheur, la calomnie, l'attaque perfide contre un homme qui

ne pouvait se défendre, ni confondre son accusateur ? C'est pourtant ce que fit l'impératrice Charlotte. Ne pouvant atteindre dans des reproches et des récriminations l'Empereur qui était devant elle, elle se livra à des attaques violentes, inqualifiables contre le maréchal Bazaine, qui était à Mexico, et se laissa même entraîner aux accusations les plus graves et les plus audacieuses.

Cette campagne ardente, qui avait pour but le rappel immédiat du Maréchal, n'eut d'autres conséquences, par sa violence même, que de consolider sa situation au Mexique, ainsi que le démontrèrent formellement les instructions envoyées après les agissements de l'impératrice Charlotte auprès de l'empereur Napoléon et de ses ministres.

En effet, le maréchal Randon, ministre de la Guerre, dans une lettre longue et substantielle, formulait-il les considérations suivantes absolument caractéristiques à l'égard de la confiance absolue qu'on avait encore et malgré tout dans le maréchal Bazaine :

« .....Il me suffit de vous faire savoir que le gouvernement de l'Empereur ne se fait pas d'illusions sur les affaires du Mexique en général et sur ce qui touche l'armée que vous commandez en particulier. Aussi regarde-t-il comme très important que vous dirigiez les mouvements de l'armée aussi longtemps que les circonstances le commandent et, si je dois vous faire connaître mon opinion personnelle, je crois que vous ne devez quitter le Mexique qu'avec la dernière colonne, parce que c'est assurément celle qui sera la plus difficile à conduire au port. »

Dans cette lettre on trouve en outre des considérations suggestives concernant les dépenses excessives affectées aux transports nécessités par nos colonnes en opération, et signalées assez traîtreusement par l'impératrice Charlotte, avec une arrière-pensée d'accusation à peine déguisée contre le Maréchal sur des *questions d'argent*. Le maréchal Randon remettant cette affaire au point semble avoir été inspiré par ces attaques de la souveraine résolue à compromettre l'hono-

rabilité du Maréchal aux yeux de Napoléon III afin d'obtenir son rappel immédiat :

« L'Impératrice, disait-il entre autres observations, m'a parlé des sacrifices que le trésor mexicain avait eu à supporter par le fait des expéditions entreprises par notre armée; ces sacrifices s'élèveraient à seize millions pour le seul service des transports. Je pense bien qu'il en est de cette dépense comme de celle de dix millions qui avait été consacrée à l'expédition d'Oajaca et qui s'est trouvée réduite à neuf cent mille francs. » Cette majoration de dépenses était doublement scandaleuse car elle avait pour but de couvrir les dépenses folles faites par Maximilien et de les imputer traîtreusement au Maréchal pour faire naître des suspensions sur la conduite du chef suprême de l'armée qu'on voulait perdre par d'affreuses calomnies.

Ces nouvelles, qui éclairaient d'une lumière sereine la situation, ne parvinrent au Maréchal que le 14 septembre, c'est-à-dire près de trois semaines après son retour. Elles étaient nécessaires, car pendant ces quelque vingt jours, il avait pu apprécier combien la situation était difficile et combien elle serait intenable si les efforts tentés par l'Impératrice et la cabale cléricale de Mexico, partie en guerre contre lui, avaient pu influencer son gouvernement.

A cette époque, en effet, il se produisit une sorte de révolution politique latente dont le foyer principal était à Mexico et dans l'entourage gouvernemental de l'Empereur. Cette révolution eut une importance extrême sur les dernières convulsions de l'Empire et marqua le début d'une ère nouvelle qui était un retour à une période de la politique intérieure contre laquelle l'intervention française avait eu à soutenir une lutte acharnée pour y mettre une fin qui, malheureusement, ne fut que provisoire. Ce fut la réapparition, le retour offensif du parti, non pas seulement réactionnaire mais cléricale intransigeant.

C'était un spectacle surprenant et inexplicable de voir le parti ultramontain rentrer en scène et reprendre des es-

pérances, alors que le parti libéral dissident renaissait presque de ses cendres, avec un entrain, une audace et des moyens d'action menaçants.

Comment les cléricaux pouvaient-ils supposer qu'après notre départ, ils pourraient dominer une situation qu'avec notre concours même, Maximilien voyait de jour en jour compromise de plus en plus et devenir même désespérée pour lui ? Il est incroyable qu'après les leçons du passé, ce parti ait pu encore se faire illusion. A sa tête, se retrouvait toujours le passionné archevêque de Mexico, Mgr Labastida, cet ennemi acharné qui nous avait déjà obligé à mettre un canon en batterie devant la cathédrale pour l'obliger à nous ouvrir ses portes, et allait sourdement, contre nous, recommencer la lutte. Ce prélat fougueux, âpre à la curée des prébendes, voulait à tout prix reconquérir les faveurs et les munifices des temps passés; haineux et vindicatif, réminiscence des Torquemada, il ne pouvait pardonner au Maréchal de l'avoir fait expulser de la Régence et d'avoir déterminé Maximilien à l'éloigner du Mexique en l'envoyant en Europe d'où il était revenu, du reste, de sa propre autorité, pour entreprendre une campagne acharnée contre le chef de l'intervention française. Il fut jusqu'à la fin notre ennemi de la dernière heure et c'est Maximilien qui fut la victime.

Dans tout ce désordre politico-clérical, quel est le rôle que joue cet Empereur vacillant sur son trône ? Après avoir essayé et usé successivement sous sa main ou plutôt découragé les partis modérés, réactionnaires ou libéraux, après avoir flatté même celui de Juarez, Maximilien venait de retomber, inconsciemment peut-être, dans l'ornière où il avait failli s'enliser, dans les mains crispées de l'ultra-cléricalisme. Et nous le verrons bientôt accueillir, grouper autour de lui tous les chefs combattants de ce parti.

A qui donc attribuer, en grande partie, cette suprême évolution qui devait aboutir à Querétaro ? Au Padre Fischer, naturellement, à ce coureur d'aventures variées et parfois dissolues où il subit les métamorphoses matérielles et morales

les plus fantaisistes. En Allemagne, sa patrie, étudiant d'une université luthérienne; transplanté au Mexique, il fut successivement cow-boy, clerc de notaire, chercheur d'or aux placers, rénégat du Protestantisme et prêtre mexicain, assez mal frusqué du reste, secrétaire d'évêque, curé de paroisse, enfin confesseur, secrétaire particulier, conseiller d'Empereur et son « missus dominicus » auprès du pape, maladroit du reste. Heureux mortel qui, ayant fait de si nombreux métiers, avait tant de cordes à son arc ! Et pourtant, il lui en manquait encore une, celle du gibet. Il faillit du reste la trouver à Querétaro, lorsqu'on fusilla Maximilien, sa victime. Elle lui était pourtant bien due, plus encore que les douze balles du malheureux Empereur ! Et je reste confondu en pensant que c'est lui qui, à la dernière minute de sa vie, aurait pu lui ouvrir les portes du ciel ! *Non erat dignus !* Mais, ô dernière infamie ! prévoyant la catastrophe, il l'avait abandonné avant.

Il n'est pas surprenant que cet homme sans principes, sans scrupules, sans moralité, à qui tout avait réussi jusqu'alors eut toutes les audaces. Aussi ses aspirations suprêmes, le but final de sa carrière d'acrobate social, si étonnante et si panachée, n'étaient rien moins que la mitre de Durango, conférant les plus riches prébendes du Mexique. Vraiment avec de pareils antécédents cette faveur lui était bien due ! Et voilà pourquoi il s'était fait l'âme de Mgr Labastida, primat du Mexique, et pourquoi il poussait l'Empereur dans les bras du cléricalisme intransigeant.

Mais je m'aperçois que je mérite peut-être le reproche d'accabler systématiquement de mes malédictions le « père Fischer ». Si oui, je m'en excuse, mais j'estime que l'histoire ne saurait trop stigmatiser ce personnage néfaste, cet intrigant sans scrupules qui, par ambition personnelle et uniquement cupide, s'est imposé à la Cour pour jouer un rôle abominable dans la vie de Maximilien. Et puis, j'imite la tactique adoptée dans les contes de fées, où le mauvais génie

apparaissait sans cesse pour être conspué d'importance ; puisque c'était le seul châtement qu'on put lui infliger.

La révolution dont Fischer avait ourdi la trame, s'accusait officiellement dans le gouvernement par la nomination d'un ministère où brillaient les leaders du parti ultra-clérical. Aussi, à son retour, le Maréchal fut doublement surpris et mécontent de trouver dans ce cabinet de combat les deux chefs des services les plus importants de son armée, MM. Osmont et Friant. Mais que pouvait-il faire en présence d'un fait accompli que, dès le début, il avait déjà blâmé en principe ? La situation était délicate : s'il donnait l'ordre à ces deux officiers de se retirer, il encourait les foudres de l'Empereur. Cette perspective n'était pas faite pour l'émouvoir, cependant il était préférable de l'éviter. Ce qu'il pouvait craindre seulement, c'était d'être accusé par le chef de l'Etat aux abois de paralyser ses efforts dans l'œuvre de réorganisation de son armée et de ses finances, arme dont Sa Majesté se servirait assurément contre lui auprès de l'opinion publique et de son gouvernement. Le Maréchal prit le parti le plus sage, celui d'attendre les ordres qu'il devait recevoir de Paris et qui ne pouvaient tarder à arriver.

Cependant, lorsqu'il vit quelles étaient les tendances proclamées par les nouveaux ministres mexicains choisis par l'Empereur, qui se préparaient à mettre à néant toutes les mesures libérales et justes imposées par l'intervention au gouvernement de la Régence et approuvées par l'Empereur après son avènement, il reconnut qu'il convenait de tenir la France à l'écart d'une pareille réaction et qu'il était impossible d'admettre plus longtemps que des officiers généraux français s'associassent à une pareille politique si contraire aux sentiments français et aux instructions du gouvernement de la France. Du reste, le Maréchal était bien convaincu que l'empereur Napoléon réprouverait absolument l'ingérence de deux de ses officiers dans un pareil gouvernement de réaction et de cléricalisme surannés. Dans ces conditions, il se décida à inviter ces deux officiers à se retirer. Ne voulant pas

aborder la question au point de vue de la nouvelle politique gouvernementale dont l'Empereur était seul responsable, il leur prescrivit de donner comme prétexte l'impossibilité de conserver simultanément leurs fonctions dans l'armée française d'une part et le gouvernement mexicain de l'autre.

Mais, MM. Osmont et Friant commirent la faute, je dirai même l'acte d'indiscipline, de ne pas comprendre. Evidemment, ces officiers, le général Osmont principalement, étaient convaincus, et pour cause, que l'Impératrice allait obtenir le rappel du Maréchal et qu'avec son successeur, le général Douay, ils resteraient ministres. Ils eurent même la maladresse, en cette occurrence difficile, d'appeler Maximilien à leur secours, ce que Sa Majesté s'empressa de faire, car elle tenait, plus que jamais, à compromettre la France dans les affaires embrouillées du Mexique. Du reste, je suis convaincu que dans cette intrigue, elle avait, depuis un certain temps, une idée de « derrière la tête » et qu'elle préparait déjà la situation nécessaire, au moment où elle partirait pour l'Europe, à la recherche d'une couronne plus solide.

Maximilien demanda formellement au Maréchal à ne pas mettre les deux officiers français, devenus par son unique autorité ses ministres, dans l'obligation d'abandonner les fonctions dans lesquelles ils rendaient les plus éminents services. En parlant ainsi, l'Empereur du Mexique était dans son rôle ; mais où il n'y était plus et où il devenait incorrect et maladroit, c'est en exprimant au commandant de l'armée française qu'il serait possible de remplacer ces deux officiers dans leurs fonctions de chef d'Etat-major et d'Intendant. Cette proposition était un comble d'inconséquence, je dirai même d'inconvenance ; car le Maréchal était absolument impuissant à prendre une pareille mesure et on ne peut comprendre que l'archiduc d'Autriche qui avait servi dans une des armées les mieux hiérarchisées de l'Europe, ait pu avoir une idée pareille et mettre un maréchal de France dans l'obligation de redresser une aussi exorbitante prétention.

Du reste, le Maréchal avait manqué d'énergie. Dès le début, il aurait dû arrêter net cette affaire et ordonner à ses deux chefs de service de résilier, sur-le-champ, des fonctions étrangères à l'armée qu'ils avaient accepté de remplir, sans son autorisation formelle. Tout tournait au gâchis dans le borbier où nous barbotions là-bas!

Enfin, acculé dans ses derniers retranchements par l'extraordinaire démarche de Maximilien, le Maréchal s'en tira vigoureusement par des considérations précises cette fois. Après avoir déclaré à l'Empereur que, négligeant le caractère politique du Cabinet, il n'avait envisagé et n'envisageait encore que l'incompatibilité existante dans les deux fonctions remplies par les mêmes officiers, qui apportait forcément un trouble grave à la bonne exécution de leur service dans le corps expéditionnaire; mais que, cependant, si leur concours était absolument indispensable à son gouvernement, il consentait à laisser les deux officiers résilier les fonctions qu'ils remplissaient dans son armée. En agissant ainsi le commandant en chef ne refusait pas à Maximilien le concours de ses officiers, mais il mettait ceux-ci en demeure d'opter entre leurs hautes fonctions sous le drapeau français et celles qu'ils occupaient irrégulièrement dans le gouvernement du Mexique. La solution à un dilemme ainsi posé ne pouvait être douteuse.

Le général Osmont et l'intendant Friant comprirent enfin où était, pour eux, le devoir et donnèrent leur démission de ministres, n'ayant gagné à leur équipée que la réprobation de leur gouvernement, surtout le général Osmont qui, depuis un certain temps, ainsi que je l'ai expliqué, avait tramé ce petit complot d'ambitieux.

Pour varier les idées et par respect dû à la chronologie, je dois modifier le champ de mes explorations historiques et le ramener au commencement de septembre pour signaler un « fait divers », d'importance secondaire, il est vrai, au milieu des préoccupations graves du moment; mais assez suggestif cependant pour avoir ému, tout au moins, la chro-

nique mondaine et quelque peu scandaleuse de Mexico, où il fut accueilli par un gigantesque point d'exclamation. La femme du jardinier de la villa impériale de Cuernavaca venait d'avoir un enfant!... C'était le fils de Maximilien. Quel étrange caprice du destin! Au moment où la couronne oscillait sur le front de l'Empereur du Mexique, un rejeton lui venait au monde dans cette oasis de Cuernavaca dont le monarque avait fait son paradis terrestre passager, où il avait trouvé son Eve... et la pomme! Quelle déception, en présence de ce rejeton irrégulier qui prouvait qu'il aurait pu en avoir de régulier! Et quelques semaines après, comme si une voix mystérieuse avait porté cette pénible nouvelle en Europe, l'impératrice Charlotte, qui avait été impuissante à donner à son époux un héritier de pure race impériale, devenait folle.

Quelle a bien pu être la destinée, sans doute lamentable, de cet enfant qui aujourd'hui devrait être un homme de quarante ans?

Cet événement fut annoncé à Paris, à la Cour même, par la plume d'un des officiers de cavalerie dont j'ai signalé déjà les exploits épistolaires et qui s'exprimait à ce sujet dans les termes cavaliers que voici :

« Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'Empereur et l'Empire, ici, restent tout ce qu'il y a de plus impopulaire et que chacun s'attend à voir disparaître l'un et l'autre. Ne vas pas croire que l'empereur Maximilien en soit si affecté que cela : car sa grande préoccupation ici est d'aller continuellement à Cuernavaca, voir une jeune Mexicaine dont il vient d'avoir un fils, ce qui l'enchanté au delà de toute expression. Il est très fier d'avoir affirmé ainsi ses aptitudes à la paternité, point qui lui était fort contesté. Pendant ce temps le pays reste sans direction, sans confiance, sans le sou. »

Très juste, mais pas très respectueux pour Sa Majesté mexicaine, le brillant chef d'escadron d'Espeuil! En tout cas il était bien dans la note.